



## L'homme du numérique : entre progrès et régression

Tiéba KARAMOKO  
Université Alassane Ouattara  
(Bouaké-Côte d'Ivoire)  
tiebak@hotmail.fr

**Résumé:** Le XXI<sup>e</sup> siècle est celui du triomphe des technologies numériques dont la caractéristique fondamentale, cristallisée dans l'Internet, est la mise en réseau des individualités et de leurs contenus de vie. Cette inflation communicationnelle qui innervent tous les aspects de l'existence de l'homme, n'échappe cependant pas à la *dialectique de la raison*, de sorte que son fulgurant succès, en termes d'impacts social, politique, technologique et épistémique, se paie forcément d'une régression. La monétisation des données personnelles, le bradage de la vie privée, la servitude volontaire exacerbée par une visibilité nocive, la dépossession de soi, la liberté illusoire, la massification et la superficialisation du savoir, la virtualisation de l'existence, etc. sont autant de dérives qui montrent aussi le triste sort de l'homme du numérique.

Ainsi, cette contribution examine-t-elle l'ambivalence congénitale de la connectivité permanente ou du devenir-numérique de l'homme afin d'accompagner, avec responsabilité et contenance, son irréversible immersion dans le monde virtuel.

**Mots clés :** Ambivalence, Internet, Liberté, Numérique, Progrès, Régression, Virtuel.

**Abstract:** The twenty-first century witnesses the triumph of digital technologies whose fundamental characteristic, crystallized in the Internet, is the networking of individuals and their life contents. This communicational inflation, which irrigates all aspects of human existence, does not escape from the dialectic of reason. As a result, its dazzling success, in terms of social, political, technological and epistemic impacts, inevitably leads to a form of regression. The monetization of personal data, the loss of privacy, voluntary servitude exacerbated by harmful visibility, self-dispossession, illusory freedom, an increase and superficiality of knowledge, a virtualization of existence, etc. are all outcomes that also show the sad fate of the digital man.

This contribution examines the congenital ambivalence of the permanent connectivity or the future of the digitalization of man in order to accompany, with responsibility and resistance, his irreversible immersion in the virtual world.

**Keywords:** ambivalence, Internet, liberty, digital, progress, regression, virtual

### Introduction

Quelle est la situation réelle de l'homme à l'ère du numérique? Est-il plus savant ou plus attardé? Acquiert-il plus de valeurs ou en perd-il? Ces questions représentent en elles-mêmes une problématique essentielle pour tout chercheur désireux s'intéresser à l'évolution sociale du numérique. En effet, il existe, bel et bien, une socialisation du numérique se traduisant, de nos jours, par l'intégration du numérique dans le mode d'existence de l'homme.

Pour mieux le comprendre, disons que cette infiltration du social par le numérique a pris forme avec la naissance, à l'aube du XXI<sup>e</sup> siècle, de ce qu'il convient d'appeler la révolution numérique. Dans cette révolution, les rapports sociaux, intégrant le virtuel, la vie privée et publique, se restructurent autour d'une raison numérique (E. Sadin, 2015) dont le mode d'évolution spatiotemporelle est la mise en réseau, en temps réel, de tout ce qui participe à la dynamique de la société : commerce, santé, éducation, ville, habitat, rapport aux autres et à soi-même, etc. De fait, ces changements indiquent que « la révolution numérique est déjà passée » (N. Colin et H. Verdier, 2015, p. 19) et qu'il faut prendre la mesure de cette révolution dans ce qu'elle induit comme fruits, mais aussi pertes sur le plan technologique, industriel, économique et socio-politique.

Cependant, dans l'évaluation des faits en temps réel, révélatrice d'un monde accéléré, subsiste une réalité en elle-même irréelle, puisqu'elle ne peut être saisie de manière durable et fixe par la raison pensante. Cette réalité dans le numérique, c'est l'innovation permanente, l'instabilité et/ou l'instantanéité, c'est-à-dire ce qui nous échappe déjà, dès lors qu'on l'a cerné pour, à chaque fois, relancer une autre chasse à l'instantanée. Il suffit de jeter un regard sur la façon dont chaque nouvelle innovation numérique rend obsolète la précédente pour se rendre compte de l'ampleur de ce temps réel, des réajustements qu'il nous impose indéfiniment. Cette innovation permanente conduit inexorablement vers ce que A. Günther (2012) appelait des utopies renversées consistant à ne plus se représenter un monde merveilleux qu'on ne peut produire, mais à produire un monde difficile à se représenter.

Dans cette civilisation numérique progressant à la vitesse grand V où l'humain semble au maximum de son accomplissement du fait de sa puissance technologique, de la mobilité des savoirs et de leur facilité d'accès, de la création de nouveaux espaces de liberté et d'expression, de l'ouverture du monde aux mondes, de l'octroi du pouvoir d'ubiquité à l'homme ; il faut prendre un peu de recul. Le recul symbolise ici une attitude prudentielle, car l'homme du numérique est avant tout un émetteur de données que les « Big data » collectent minutieusement. Derrière la liberté apparente de l'homme du numérique, semble se cacher une duperie et un vaste marché de données qui fait le bonheur des firmes telles que Google, Apple, Facebook, Amazon, etc. En sus, entre la recherche sans cesse renouvelée du nouveau et la dérive vers les formes subtiles de réification, se situe une perte de sens qui n'est pas sans lien avec une profusion de connaissance en totale liquidation de soi, n'arrivant plus à inculquer les valeurs à l'humain au moment où l'on pensait avoir résolu les questions de prolifération des savoirs, de liberté, de justice, de démocratie avec le numérique.

L'idée qui sous-tend cette réflexion est que le progrès remarquable des technologies numériques de communication, en l'occurrence Internet et ses réseaux sociaux, se paie d'une régression manifeste de l'homme et de la société connectés, répétant ainsi l'histoire telle que diagnostiquée par M. Horkheimer et T. W. Adorno (1974, p. 21). Pour montrer ce paradoxe, l'analyse, qui se veut à la fois historique, descriptive et critique, se déploiera en deux moments. Le premier consistera à montrer les acquis majeurs du monde numérique tel qu'il se donne à voir à travers le cyberspace et le second permettra d'examiner les aspérités de la face sombre du numérique.

### **1. Le numérique : source d'enrichissement de l'homme moderne**

Que le numérique soit un enrichissement pour l'homme moderne, cela sonne plutôt comme un truisme. Jamais dans l'histoire de l'humanité un phénomène technique fut adopté aussi rapidement que les technologies numériques. N. Colin et H. Verdier (Idem, p. 21) révèlent qu'il a fallu quatre-vingt ans pour que 50% des français s'approprient l'automobile ; soixante-dix ans pour l'appropriation du téléphone ; une cinquantaine d'année pour

l'électricité. Pourtant, il n'aura fallu que vingt-ans pour qu'Internet soit adopté, et ce, mondialement. Entre l'invention du Web en 1989 et les smartphones en 2007, l'adoption est tellement rapide que les souvenirs de notre existence avant le Web semblent relever de l'Antiquité. Il n'est pas rare, aujourd'hui, de voir les générations pré-web stupéfaits devant la vitesse de transmission d'un dossier, à des milliers de kilomètres, pour son traitement par les services compétents. Chose qui, avant le Web, pouvait prendre des jours pour l'acheminement.

Le numérique, à la suite de l'industrialisation, a révolutionné notre existence. En ce sens, si ces entités, fruit du développement de la rationalité technique, ont donné un autre sens à la marche du monde, la meilleure lecture que l'on puisse en faire est de les appréhender comme un continuum.

### **1.1. L'industrialisme et le numérique : un continuum de la rationalité technique**

Elle est vraiment loin derrière nous l'époque où le philosophe pouvait encore penser la technique comme simple artefact vouée à l'utile ou à l'usage purement pragmatique sans grande ampleur sur nos transformations psychosociales et sociopolitiques. Ce temps est révolu, parce que les révolutions majeures qui ont profondément modifié le cours de l'histoire humaine sont attribuées à la technique. Les premières sont industrielles : la vapeur et l'électricité. Elles permirent un changement radical du mode d'existence de l'humain : l'invention du moteur facilite la mobilité, la découverte du pétrole révolutionne l'énergie, l'économie passe de l'agraire à l'industriel, le travail est bouleversé, la géographie des villes se modifie avec l'apparition des zones industrielles, les nouveaux riches devenant alors des industriels et non plus des agriculteurs.

L'industrialisation de la civilisation modifie le globe terrestre et l'humain, et participe, selon Saint-Simon (1830, p. 219), « aux manifestations successives de la divinité, et continue ainsi l'œuvre de la Création ». La divinisation de l'industrie ainsi proclamée signifie qu'elle guide les peuples sur la voie du salut et, à ce titre, elle détermine les conditions d'existence de l'humain. Mais, la technique qui demeure le moteur de l'industrialisation est avant tout ingéniosité. En tant que telle, elle est un savoir continu, puisant ses forces aussi bien dans les savoir-faire antiques<sup>1</sup>, médiévaux que modernes. Ainsi, derrière la distinction philosophique entre technique traditionnelle et technique moderne, se cache plutôt un lien de continuité. Ce lien nous dit, par exemple, que le passage du pigeon voyageur à la boîte postale puis à la messagerie électronique n'est pas une rupture radicale, mais un perfectionnement de modèle. Il s'agit de transmission de message en principe. C'est pourquoi, A. Leroi-Gourhan (1964, p. 205) invitait la raison à penser la technique dans la strate d'une anthropologie évolutive, parce que l'humain est un phylum. Il est une suite d'individus collectifs se relayant dans le temps et aboutissant à l'*homo sapiens*, qui n'est seulement que le point « d'affleurement » de la technique et du modèle économique qui s'y rattache en fonction des découvertes et inventions technoscientifiques.

Alors, si l'invention des navires et les explorations ont développé le capitalisme mercantiliste, l'ère industrielle conduit au capitalisme industriel, dominée par l'économie de masse dans laquelle les entreprises, plus elles sont grandes, plus elles sont susceptibles d'être rentables. La force de travail de l'ouvrier était la norme. La productivité est jugée à l'aune de

---

<sup>1</sup> Kostas Kotsanas nous livre un travail inédit sur les inventions technologiques dans l'Antiquité grecque. Ce savoir-faire de l'Antiquité grecque est exposé sur son site internet [www.kotsanas.com](http://www.kotsanas.com), mais aussi sur le site internet Anticopedie (<https://www.anticopedie.fr>) qui nous livre un bref résumé des inventions technologiques de l'Antiquité.



la surproduction dans un monde où les ressources naturelles étaient jugées infinies. Malheureusement, le postulat d'une infinité des ressources montrant ses limites, le poids de la société industrielle sur l'équilibre de la Terre se fait ressentir. À l'absence d'une autolimitation de l'industrialisme guidé par la volonté de puissance et le capitalisme industriel, des contraintes extérieures telles que les pollutions environnementales, le réchauffement climatique, font leur apparition. Ces contraintes obligent à modifier les modes de production. Plusieurs rapports ouvriront la voie vers cette modification des modes de production : le rapport Jacudi au Japon en 1972, le rapport Nora/Minc en France en 1978, puis le rapport MIT (Massachusetts Institute of Technology) au États-Unis en 1988. Ces différents rapports soutiennent l'idée que la ruée vers le numérique constituerait une alternative à une société industrielle jugée trop polluante. Ce désir ardent de virer vers le numérique est en fait le prolongement de l'industrialisme en crise en préservant ses chances de croissance. Suivant ces rapports, le gouvernement américain annonce en 1993 la construction d'autoroutes de l'information, suivi en 1995 par le G7 qui parlera de la construction d'une société mondiale de l'information.

Le ton est donné et il est libéral. Dans cette optique, le capitalisme de la moitié du XX<sup>e</sup> siècle va revoir son mode de production. Ainsi, à la production manufacturée de biens vient s'ajouter la production des biens et services, guidée cette fois par le pouvoir croissant des technologies de l'information et de la communication (TIC), et des possibilités qu'il offrait en termes de relance économique. À la place du capitalisme industriel, apparaît le capitalisme cognitif (Y. M. Bontang, 2007): « le travail industriel a cédé la place à un travail immatériel où l'information et la communication tiennent une place essentielle » (A. Vitalis, 2015). Les industries jadis spécialisées par filières de support et de contenus, se restructurent en de modèles plus complexes. Les maisons d'éditions spécialisées, par exemple, dans la fabrication de livres physiques, les conçoivent en éditions numériques ou électroniques (P. Mounier et M. Dacos, 2011, pp. 47-55) entraînant l'usage de logiciels ou de liseuses appropriées, mais aussi une révision de la protection de droits d'auteur et des circuits de diffusion et de distribution. Ce mode de production et de consommation que l'on voit innover aussi l'industrie musicale, audiovisuelle, etc., nous montre que le pouvoir des TIC, conduisant vers l'immatérialité du travail, symbolise l'entrée effective dans le numérique. Cette entrée va introduire de nouveaux modes de vie et de pensées.

## **1.2. L'homme du numérique et l'acquisition de nouveaux modes de vie et de penser**

La démarche consistant à décrire un continuum entre l'industrialisme et le numérique est, avant tout, une démarche logique. Le capitalisme industriel n'a pas annihilé le capitalisme mercantiliste, il l'a performé en y ajoutant la production manufacturée. L'on peut, évidemment, voir dans cette démarche une philosophie continuiste. Et c'est le cas, parce que la meilleure lecture que l'on doit faire du monde matériel est forcément continuiste puisque l'homme, disions-nous, est un phylum. Cependant, la révolution numérique apporte de nouvelles données fissurant un peu le modèle continuiste. Dans le numérique, l'immatérialité, du moins le virtuel devient une logique matérielle se retrouvant normé dans la techno-économie et l'histoire. L'immatériel se conjugue au matériel, là où Leroi-Gourhan (Idem, p. 208) pensait intransposable le monde de la pensée à celui du matériel : le premier ne pouvant être lu, selon lui, que dans la philosophie morale ou la métaphysique et le second dans la techno-économie et l'histoire. La jonction du virtuel et du matériel est inédite d'autant plus que c'est la pensée hypostasiée dans l'intelligence et la créativité, non plus la force ouvrière, qui devient la force du numérique et de l'économie numérique.

Tout aussi inédit est que le numérique nous emporte dans des technologies dites futuristes, nous montrant ainsi que nous avons une connaissance claire du futur. Le futur qui a

toujours été la grande muette, la grande silencieuse, la porte des possibilités, n'offre plus de possibilités puisqu'elle passe pour une donnée connue d'avance. On n'imagine pas combien nos utopies cessent d'exister. En fait, en nous livrant le futur sur un plateau d'argent, c'est l'histoire elle-même qui se retrouve bouleversée dans sa caractéristique imprévisible, hasardeuse et angoissante. Nous nous retrouvons dans une histoire déterminée d'office parce que les innovations numériques actuelles sont largement en avance sur leur temps. Elles déterminent non seulement les nouveaux temps, mais aussi les temps à venir. On imagine avec « exactitude » ce que seront les portables, les voitures et les maisons de demain.

Par ailleurs, en mobilisant les investissements matériels et immatériels dans le processus de production, le numérique engendre une modification des rapports sociaux, permettant ainsi de « fonder une nouvelle civilisation non marchande ; une civilisation fondée sur le partage des informations et l'accès aux services collectifs de développement de l'humain » (J. Lojkine, 2016, p. 6). Fonder une civilisation de partage et d'accès au collectif, c'est rendre possible l'envie de sociabilité et de contact, l'envie d'embrasser la multitude. Cette envie se retrouve dans une familiarisation du numérique dont les termes et expressions sont porteurs d'un imaginaire domestique (A. A. Casilli, 2010, p. 20). Est-ce un hasard si le plus célèbre système d'exploitation tient son nom des fenêtres (Windows) ? Est-ce un hasard si l'une des plus grandes marques de smartphones porte le nom Apple signifiant pomme, ce fruit que l'on affectionne tant ? Ces noms qui sortent de notre imaginaire domestique, par leurs simplicités, facilitent notre appréhension du numérique pour faire des artefacts électroniques des objets familiaux.

Évidemment, dans ce processus de domestication, le mariage entre la société et le numérique est si évident que les emprunts langagiers intègrent merveilleusement les deux sphères. Par exemple, l'on ne surfe plus uniquement sur les vagues des mers, mais sur Internet. Les acteurs de l'Internet ne sont pas des usagers simples, ils sont des internautes qui naviguent sur des blogosphères, sur des réseaux sociaux, ils s'envoient des tweets, des smileys, etc. Ils détiennent des adresses électroniques qui représentent autant leur identité, leur traçabilité comme l'est l'adresse postale. Le numérique devient, subséquemment, « un fait social, assisté et façonné par ordinateurs » (Idem, p. 8). On entendra par ordinateur ici, l'outil de traitement automatique d'informations, ce qui inclut les smartphones et tout outil capable de réaliser cette fonction.

Dans cette dialectique de la société et du numérique, la société se numérise autant que le numérique se socialise. La logique libérale qui fonde le numérique s'allie à un désir de liberté pour donner force à la démocratie en créant de nouveaux espaces d'expression où le citoyen lambda, avec l'Internet, peut donner son avis sur l'évolution sociale. De là, le numérique se démarque des médias traditionnels (radio, télévision) pour relayer dans la publicité, les événements primordiaux en partant cette fois de « l'expression des espaces privés des individus, avec des effets en retour sur l'organisation des médias eux-mêmes » (S. Tisseron, 2011, pp. 83). Le Printemps arabe a constitué sur ce fait, l'un des événements les plus emblématiques portés par le numérique. En volant la vedette aux médias traditionnels, le numérique permet de véhiculer les informations, de mobiliser les foules pour changer la gouvernance dans les pays arabes concernés par ledit Printemps. En février 2011, nous apprenions, à la grande stupéfaction, qu'un égyptien donnait le nom de Facebook (F. Hamon, 2011) à sa fille qui venait de naître en guise de reconnaissance à ce réseau social qui avait permis de faciliter le changement de régime politique.

Pourtant, loin de cette touche ironique, c'est l'influence de ce réseau social en lui-même qui est fascinant. Les espaces privés très souvent disparates arrivent à s'organiser de façon imagée sur Internet et, paradoxalement, acquièrent une visibilité dans la réalité. J. Birman (2008) faisait une remarque sur la façon dont ce monde numérique transformait le



fameux *cogito* cartésien. Le « Je pense donc je suis » devient, par la force de l'imputabilité du numérique : « Je vois et je suis vu donc je suis ». Derrière cette nouvelle affirmation de soi, surgit une tyrannie de la visibilité (N. Auber et C. Haroche, 2011) qui voudrait lier l'existence au fait d'être visible. Ce que nous faisons et ce que nous sommes doivent être visibles sous peine d'être nous-mêmes inexistantes socialement. Ce désir de visibilité est tellement injonctif qu'il voile forcément le vrai visage du numérique.

## **2. La face cachée du numérique : le triste sort de l'existence connectée**

Le fait que la visibilité rime avec l'existence est symptomatique d'un renversement de cadre visuel. Michel Foucault (1975) nous livrait, avec brio, la manière dont les institutions sociales, à partir du XVI<sup>e</sup> siècle, sous le vocable de la discipline, instituaient un ensemble de procédures d'enfermement et/ou d'emprisonnement de l'individu. La société numérique prolonge la société disciplinaire, mais cette fois portée par les sujets eux-mêmes. Ce sont les sujets qui agencent les matériaux de construction de leur propre prison. Les sujets en navigant sur l'Internet par exemple laissent, volontairement ou involontairement, des traces qui les retracent eux-mêmes. Ceci étant, il y a une ambivalence dans le caractère démocratique de l'Internet menant la liberté à son paroxysme. Les libertés acquises s'apparient au contrôle social si bien que « le double caché de la société de l'information est la société de contrôle » (A. Vitalis, op. cit.). Dans ce contrôle social, les données servent de ferment.

### **2.1. Données numériques et publicisation de la vie privée**

Internet est un merveilleux outil d'exploration des identités multiples. Il réussit cette tâche par un échange continu de données numériques de ses usagers. Les usagers de l'Internet sont partagés entre deux modes d'identifications. L'un exige des noms, des statuts, des courriels de la part des usagers. L'autre n'impose aucune contrainte, l'anonymat sous le masque de pseudonymes n'est en aucun cas gênant. Face à ces deux extrémités, l'internaute a le choix : s'exhiber s'il le veut ou se cacher. Dans ce cas, il revient à l'utilisateur la liberté de faire de son identité numérique une chose publique ou privée. Pourtant, le privé n'est pas privé, parce que le langage du numérique est un langage logique fait d'instruments et de protocoles dont l'usage entraîne « la production de ligne de code suivant des courbes à progression géométrique » (E. Sadin, op. cit. p. 20). Il admet pour principe la vérité définie comme la valeur portée à un jugement. Le vrai et le faux, constituant chacun une valeur, sont tous deux des vérités. C'est pourquoi, l'internaute qui pense se dissimuler sous un pseudonyme relate autant de vérités sur lui-même que celui qui s'y aventure à découvert.

Mais, au-delà de cette identification que l'on peut ranger au titre de « gestes individuels ou collectifs qui se réalisent de façon délibérée » (Idem, p. 23), s'ajoute des procédés souvent imperceptibles. Ces procédés enregistrent et collectent les informations en temps réel : vidéosurveillances, GPS, cartes bancaires, puces sous-cutanées, données météorologiques et atmosphériques, etc. La production de ces données croît de manière exponentielle, occasionnant la réalisation d'infrastructures capables de retenir ces données. La multiplication des serveurs ainsi que leur puissance de stockage à travers le monde ne vise d'autres fins que celle de la collecte, en temps réel, de ces données en constance progression. Évidemment, si une telle démarche est florissante, c'est parce que l'humanité est devenue productrice de données : chaque minute, des centaines de milliers de tweets, des dizaines de millions de SMS, des centaines de millions de courriels sont envoyés dans le monde, des dizaines d'heures de vidéos sont mises sur YouTube, des millions de mots-clés sont tapés sur le moteur de recherche Google.

En outre, la radicalisation des innovations promue par le numérique accouche des entités connectés. De plus en plus des objets connectés innervent progressivement nos habitats et nos vécus. Plus besoin de smartphones ou d'ordinateurs pour la récupération des données. La prolifération des capteurs ou des puces sans contact intégrés dans des objets banals tels que les lampes, les chaises, les poubelles, les cafetières électriques, les réfrigérateurs ou les miroirs se réservent la charge de mener à bien la collecte d'informations pour les transmettre à la Matrice. Dans moins de cinq ans, Google estime que la moitié de nos compteurs électriques ainsi que 118 millions d'appareils électroménagers seront connectés à travers le monde. Nous sommes dans l'ère de la connexion permanente : « le numérique est en train d'avaler le réel, tel un univers en expansion qui cannibaliserait tout autour de lui » (M. Dugain et C. Labbé, 2016, p. 55). Le projet Loon lancé par le fondateur de Facebook, Mark Zuckerberg visant à raccorder à Internet 4 milliards d'humains avec 11000 ballons à hélium est emblématique de cette connexion permanente. Mais, derrière l'acte philanthropique, il ne faut pas voir l'ombre d'une économie de la gratuité. C'est un leurre, car « l'Internet des objets poursuit un seul but : satisfaire l'avidité de la Matrice pour les métadonnées » (Idem, p. 56). Derrière donc l'acte de gratuité, se dissimule l'intention de générer plus de données.

Ainsi, la dissémination de ces capteurs à travers les objets du quotidien, selon Éric Sadin, va opérer un changement de paradigme en instaurant une mise à nue des gestes de la vie, dressant des cartographies plus détaillées, évolutives et multi-sources. Ce fait majeur conduira, à terme, « à ce que la possibilité même de l'utilisation des objets nous environnant sera conditionnée au traçage et à la mémorisation des actes menés par de multiples instances tierces » (E. Sadin, op. cit. p. 172). C'est une dictature invisible qui prend progressivement le contrôle avec le numérique. Le régime historique de la surveillance tel que présenté par Michel Foucault dans *Surveiller et Punir* prend une allure automatisée dans nos objets domestiques. Et ce régime est totalisant du moment où il instaure un pacte tacite liant les usagers à des entités communicantes qui, pour la plupart, sont conçues par des firmes privées, c'est-à-dire par des instances tierces. Dorénavant, « nous passons de l'âge de la vie privée à celui de la vie privatisée, qui adosse tendanciellement tout acte à des protocoles élaborés et gérés par des acteurs économiques qui récoltent les traces émises et les monétisent » (Idem, p. 173). La finalité devient la monétisation de l'existence humaine : les données étant commercialisées, plus nous sommes connectés, plus nous générons des données, plus nous produisons de la rentabilité économique. La démarche est machiavélique consistant à faire miroiter la gratuité pour mieux monétiser l'existence.

Dans cette évolution numérique où la vie fait preuve de publicisation pour finalement être monétisée, la responsabilité semble se scinder en deux : le travail silencieux des capteurs et l'acte de dévoilement intentionnel, sur les réseaux, des pans de leur vie de la part des individus eux-mêmes. Par exemple, une photo ou un message posté sur les réseaux révèle autant d'informations sur nous que les capteurs d'un objet connecté, si bien que la vie privée se retrouve enfermée dans le tournis de la vie publique au point où elle perd son sens. Selon Dugain et Labbé (op. cit. p. 6), le numérique modèle nos vies vers plus d'informations et de connexions, il nous rend dociles dans une servitude volontaire dont le résultat final est la disparition de la vie privée et un renoncement irréversible à notre liberté. En perdant la vie privée et la liberté, les hommes du numérique perdent leur repère et leur sens.

## **2.2. Les hommes du numérique et la perte du sens**

« Dis-moi ce que tu publies et je te dirai qui tu es ». Telle peut se résumer la maxime directrice de l'acte de dévoilement intentionnel de sa personne sur les réseaux. Cette maxime nous dit que les hommes du numérique sont pour une part, si l'on retire les objets communicants, le creuset de leur propre mise à nu sur les réseaux. Le véritable problème est

que tout se passe comme si les hommes du numérique sont dans une caverne de laquelle ils ne peuvent sortir soit par volonté personnelle soit par contrainte extérieure. C'est l'image typique de l'allégorie de la caverne de Platon qui se redessine ainsi, selon Dugain et Labbé (Idem, p. 25). Dans cette allégorie, les hommes sont assimilés à des prisonniers, sous le regard de surveillants qui leurs font croire que les ombres projetées sur un mur sont la réalité, les empêchant ainsi d'accéder à la lucidité. En outre, les surveillants sont des prestidigitateurs qui maintiennent chacun des prisonniers dans un état de passivité et de dépendance vis-à-vis d'une réalité projetée. Alors, les prisonniers, victimes de l'illusion des images projetées sur un mur, prennent celles-ci pour la réalité au point où ils n'arrivent plus à distinguer le vrai du faux. Ces prisonniers restent ainsi dans un état hypnotique qui leur ôte l'envie de s'évader pour découvrir la vérité et être libre. De même, dans le monde voulu des données massives et récoltées, nous sommes comme jamais enchaînés à des illusions. Le reflet de la réalité devenant pour ainsi dire plus important que la réalité elle-même. Par exemple, les milliers de photos échangées sur les réseaux nous relatent autres choses que la simple frénésie pour la photo souvenir. Ces photos nous décrivent notre attachement à la capture numérique de l'instantané ou du temps réel. Cette capture nous redonne en retour le présent et/ou l'instant sous la forme d'un souvenir en pixels.

À propos du caractère instantané du numérique, nous notions dans les débuts de nos propos, qu'il est régi par l'innovation permanente et que cela le conduisait tout droit vers une réalité quasiment insaisissable par la raison pensante. La réalité-irréelle qui s'instaure ainsi avec le numérique avale la réalité tangible et fait que l'on prend le reflet pour de la réalité. Mais, pour être plus proche de la philosophie, cette réalité-irréelle du numérique représente l'aboutissement paroxystique du célèbre aphorisme « tout s'écoule » d'Héraclite (1998, p. 466). Cet aphorisme se présente comme un mobilisme universel dans lequel subsiste une instabilité constante et permanente. Or, l'on sait que le fil de l'opposition de Platon à cette théorie héraclitienne d'une réalité, toujours en devenir, guidée par un écoulement universel, c'est-à-dire par une réalité instable, insaisissable, c'est la connaissance. Platon jugeait que dans le perpétuel changement, il faut « concevoir, en opposition, l'être véritable comme immuable et éternel » (C. Morana et E. Oudin, 2009, p. 51), car s'il est en devenir, il ne peut être saisi ou s'il le peut, c'est à l'aide d'une formulation d'idées confuses. De ce fait, ce changement perpétuel ne saurait être l'objet d'une science véritable, vu qu'il n'y a de science ou de connaissance rationnelle véritable que dans ce qui est fixe et immuable.

D'ailleurs, dans ce trop-plein d'informations qui caractérise le numérique, l'on constate un vide sidéral dans lequel, le futile peut prendre l'allure de sérieux, le sérieux peut paraître inutile, parce que la rumeur occupe la une des informations puisque le buzz est rentable. L'information que l'on peut tenir pour la plus incontestable peut s'avérer la pire des désinformations. Combien de stars hollywoodiennes n'ont connu la mort sur les réseaux ? C'est le sort du « Vrai » comme principe d'une société éclairée qui prend un sérieux coup lorsque les désinformations viennent à prendre le pouvoir. Vraisemblablement, tout ce qui est sur le Net n'est pas net et le monde connecté connecte aussi l'immonde. Autant l'Internet peut libérer l'information des censures arbitraires des pouvoirs, autant, « il est aussi « inter-pas-net » du tout, car il peut véhiculer, propager et mutualiser toutes les turpitudes du monde... » (P. Rabhi, 2010, p. 50). C'est Internet qui sert à propager les idéaux du radicalisme religieux. Al-Qaeda, Daech ou Boko Haram se servent d'Internet. L'effroi d'un tel emploi n'est pas tant le nombre de recrues terroristes qu'il favorise, mais la démultiplication par Internet du souffle médiatique des attentats terroristes.

Dans l'océan d'informations où naviguent les hommes du numérique, la réduction de l'espace et du temps tendant vers leurs abolitions, engendre une nouvelle bulle temporelle hypostasiée dans le virtuel. Il n'est pas rare de voir l'homme du numérique être présent et



absent à la fois. Sa psyché emportée dans l'inter-monde des communicants l'empêche de mener une vie faite de chaleur humaine où les relations sont sincères et chaleureuses, loin des constructions pixellisées du virtuel. L'homme face à son clavier, sa souris, son écran, sa connexion Internet, communique abondamment, mais tend à s'éloigner des relations conviviales, réelles et solidaires.

Cet éloignement peut prendre des proportions insoupçonnées au point d'ériger un monde quasi autonome générant ses propres dérives. Le désir obsessionnel pour l'éphémère, pour l'immédiateté, pour l'innovation permanente, pour le gain facile au détriment de la durabilité, de la stabilité, de l'effort et du sens, favorise ou accentue la cybercriminalité (T. Karamoko, 2015, p. 4546). Cette nouvelle forme de criminalité propre au monde numérique constitue les nouvelles formes de délinquance et d'infractions pénales commises via les réseaux informatiques, notamment sur le réseau Internet.

### **Conclusion**

Cette conclusion est en elle-même une ouverture : on ne peut s'aventurer à refermer une question dont l'objet est en pleine progression, plus ou moins instable. Mais, entre les tableaux dessinant les facettes positives de notre connectivité d'un côté et les facettes négatives de l'autre, les résultats que l'on en tire conduisent en direction de l'ambivalence caractéristique des inventions humaines. Or, cette ambivalence, scrutée d'un œil philosophique, ne mène nulle part qu'à l'embarras et à l'angoisse. Faut-il prendre du recul vis-à-vis du numérique? Faut-il se laisser emporter par les flots du numérique? Avons-nous gagné plus que nous avons perdu avec les technologies numériques de l'information? Bref, quel comportement convient-il d'adopter à l'ère du numérique?

Ces questions appellent des réponses d'ordre pratique, c'est-à-dire moral et éthique. Pourtant, le numérique semble dérouter la morale, car dans la frénésie des inventions et des usages des technologies numériques, la continence est une denrée en constante raréfaction. Si évidemment, il n'est plus commode de parler du numérique en terme de révolution, vu que nous y sommes déjà, il n'est plus aussi inutile de préciser l'état révolutionnaire qui innerve la manière même de penser et d'agir des hommes du numérique. Comme le disait savamment André Leroi-Gourhan (1964, p. 208), «l'équilibre matériel, technique et économique influence directement les formes sociales et par conséquent la manière de penser». Par déduction, les technologies numériques influencent la manière de penser et d'agir des hommes. En introduisant des nouvelles normes et pratiques, ces technologies ouvrent de nouvelles perspectives, en termes de liberté, de facilitation de l'existence et de progrès social.

Cependant, le caractère insaisissable de ces technologies fait d'innovations permanentes et de collecte massive de données dévoile la face cachée du numérique. Dans celle-ci, le merveilleux monde que nous donne le numérique est en fait la promesse de la facilitation de l'existence pour mieux nous monétiser. Les *Big data* n'ont d'autres fins que la rentabilité économique. Pour se faire, la vie privée se retrouve publicisée et la liberté que l'on pensait acquise avec le numérique revêt les oripeaux d'une servitude. Dans ce cas, le progrès, l'autre nom des Lumières, qui selon M. Horkheimer (1974, p. 193) est la libération de l'homme des superstitions, des fées, du destin aveugle et de toute peur, n'est nullement un acquis pour les individualités connectées de l'ère numérique. Pour éviter que notre marche technologique consiste à rebrousser chemin, la meilleure posture pratique, dans cette numérisation des hommes et des sociétés, reste la sobriété, car la vraie morale n'est pas de se retenir d'agir, mais de rester dans l'agir en y faisant l'effort de continence.

## Bibliographie

Anticopedie (<https://www.anticopedie.fr>)

AUBERT Nicole et HAROCHE Claudine (dir.), 2011, *Les tyrannies de la visibilité. Être visible pour exister ?*, Paris, Édition Erès.

BIRMAN Joël, 2008, « La visibilité en question : l'espace, le temps, l'histoire », *Voir, être vu. L'injonction à la visibilité dans les sociétés contemporaines*, Actes du colloque organisé les 29, 30 et 31 mai 2008 par l'Association internationale de sociologie (CR 46) et l'Association internationale des sociologues de langue française (CR 19).

BONTANG Yann Moulier, 2007, *Le capitalisme cognitif. La nouvelle grande transformation*. Paris, Éditions Amsterdam.

CASILLI Antonio A., 2010, *Les liaisons numériques : vers une nouvelle sociabilité ?*, Paris, Éditions du Seuil.

CASILLI Antonio A. (dir.), 2011, *Communications : Cultures du numérique*, N°88, Éditions du Seuil.

COLIN Nicolas et VERDIER Henri, 2015, *L'Âge de la multitude. Entreprendre et gouverner après la révolution numérique*, 2<sup>e</sup> éd., Paris, Armand Colin.

*Doctrine de Saint-Simon*, 1830, t. 2. Paris, Aux Bureaux de l'Organisateur.

DUGAIN Marc et LABBÉ Christophe, 2016, *L'homme nu. La Dictature invisible du numérique*, Paris, Plon.

DULONG DE ROSNAY Mélanie, 2016, *Les Golems du numérique. Droit d'auteur et Lex Electronica*, Paris, Presses des Mines, Collection Sciences sociales.

ELLUL Jacques, 1988, *Le bluff technologique*. Paris, Hachette.

FOUCAULT Michel, 1975, *Surveiller et Punir*, Paris, Gallimard.

GÜNTHER Anders, 2012, *L'obsolescence de l'homme, T2 : sur la destruction de la vie à l'époque de la troisième révolution industrielle*, trad. Christophe David, Paris, éditions Fario.

HAMON Flavien, 2011, « Le bébé Facebook est née en Égypte », article de presse, [https://www.lexpress.fr/actualite/monde/le-bebe-facebook-est-nee-en-egypte\\_964620.html](https://www.lexpress.fr/actualite/monde/le-bebe-facebook-est-nee-en-egypte_964620.html), publié le 21/02/2011.

HÉRACLITE, 1998, *Fragments*, traduit et commenté Marcel Conche, Paris, PUF.

HORKHEIMER Max, ADORNO Theodor W., 1974, *La dialectique de la raison*, trad. Eliane Kaufholz, Paris, Gallimard.

HORKHEIMER Max, 1974, *Éclipse de la raison*, traduit de l'américain par Jacques Debouzy suivi de *Raison et conservation de soi*, traduit de l'allemand par Jacques Laizé, Paris, Payot.



KARAMOKO Tiéba, 2014, « Jeunes et Internet : vers une identité illusoire », *Revue Échanges*, vol. 1 n° 002 juin 2014, pp. 83-105.

KARAMOKO Tiéba, 2015, « La société digitale et les racines de la cybercriminalité », *Journal Africain de Communication Scientifique et Technologique*, N° 34, Novembre 2015, pp. 4545-4554.

KOTSANAS Kostas, [www.kotsanas.com](http://www.kotsanas.com)

LEROI-GOURHAN André, 1964, *Le geste et la parole. Technique et langage*, Paris, Albin Michel.

LOJKINE Jean, 2016, *La Révolution informationnelle et les nouveaux mouvements sociaux*, Lormont, Éd. Le Bord de l'eau, coll. L'économie encastée.

MORANA Cyril et OUDIN Éric, 2009, *Découvrir la philosophie antique*, Paris, Eyrolles.

MOUNIER Pierre et DACOS Marin, 2011, « Édition électronique », Antonio A. CASILLI (dir.), *Communications : Cultures du numérique*, N°88, Éditions du Seuil, pp. 47-55.

RABHI Pierre, *Vers la sobriété heureuse*, 2010, Paris, Éditions Actes Sud.

RUSHKOFF Douglas, 2012, *Les 10 Commandements de l'ère numérique*, Fyp Éditions.

SADIN Éric, 2015, *La vie algorithmique. Critique de la raison numérique*, Paris, Éditions L'Échappée.

TISSERON Serge, 2011, « Intimité et extimité », Antonio A. CASILLI (dir.), *Communications : Cultures du numérique*, N°88, Éditions du Seuil, pp. 83-91.

VITALIS André, 2015, « La « révolution numérique » : une révolution technicienne entre liberté et contrôle », *Communiquer* [En ligne], 13 | 2015, mis en ligne le 22 avril 2015, consulté le 01 septembre 2018. URL: <http://journals.openedition.org/communiquer/1494>